

L'oubli encyclopédique

Le palais des archives d'Isabelle Van Welden, Christian Bourgois, 182 p.

Francis Farley-Chevrier

Number 187, November–December 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17116ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Farley-Chevrier, F. (2002). L'oubli encyclopédique / *Le palais des archives* d'Isabelle Van Welden, Christian Bourgois, 182 p. *Spirale*, (187), 49–49.

L'OUBLI ENCYCLOPÉDIQUE

LE PALAIS DES ARCHIVES d'Isabelle Van Welden
Christian Bourgois, 182 p.

UN LIVRE qui contiendrait tous les livres contiendrait le monde tout en lui résistant afin de demeurer un livre et de ne pas devenir le monde. Depuis combien de temps rêve-t-on de cet Aleph, d'un livre semblablement infini dont on tomberait prisonnier, à la manière du narrateur du « Livre de sable » borgésien ? Incapable de poser le premier mot d'une pareille entreprise, on se contente d'en élaborer la maquette, de consumer ce projet à travers une réduction d'échelle qui en fait un vestige avant la lettre. Musée, bibliothèque, enfilade de couloirs, voilà autant de vases clos où l'on tente d'inventer l'infini tout en croyant à l'éternité des murs. Avec ce qu'il peut rester de tels projets, on n'a qu'à constater ce qu'un fragment d'infini peut nous apprendre.

Dans un présent intemporel, Isabelle Van Welden trace un parcours tantôt initiatique tantôt apocalyptique de l'humanité, ou plutôt de l'expérience de celle-ci dans le langage. Empruntant un ton volontiers allégorique mais souvent approximatif, elle évoque l'apprentissage par l'homme des mots et de leurs associations, lesquelles donnent lieu aux questions puis, devant leur prolifération, à l'angoisse. Une question répondant à une autre question, le trouble et le désordre qui émergent de ce cercle vicieux amènent des pratiques de régulation du langage et de la pensée. Les questions, une fois rédigées, sont classées dans des catalogues (chacun intitulé par un qualificatif) puis jetées dans le Palais des archives dont chaque aile, une fois remplie, est scellée avant la construction d'une nouvelle. À la faveur d'un mur effondré, l'un de ces hommes entre dans le Palais et y découvre des salles où ce qu'il reste des feuilles jadis pleines de questions n'est guère plus que des lambeaux ou de la poussière. Cependant, au fond de ce Palais et en guise de fondations, on découvre les ruines d'une bibliothèque, en cendres pour la majeure partie, résultat d'un immense et inexplicable autodafé. Les livres qui ont survécu vont du *Journal* de Kafka à *La Montagne magique* de Mann en passant par *l'Iliade* et le *Livre de l'intranquillité*. Mais lorsque l'homme retourne à l'air libre, il se retrouve dans un autre monde, visiblement contemporain du nôtre et

dans lequel tout ce qu'il vient de voir a pris les allures d'un musée.

La narration, teintée d'une froideur qui cherche sans doute un ton universel ou encyclopédique, livre une méditation sur le sort de la civilisation de l'imprimé. Mais afin de ne pas tomber dans le roman à clé ou didactique, la temporalité se voit empreinte d'une confusion qui élimine tout lien de cause à effet, allant jusqu'à laisser croire que les livres retrouvés précéderaient ce monde semblable au nôtre qui clôt le roman. Une fois donc que tout soupçon d'historicité est effacé, la voie est prête pour une observation synchronique et multiple (il ne faut pas craindre non plus les paradoxes) des mutations de la sphère de l'écrit. Si l'auteure passe sous silence la différence fondamentale entre livres et archives (l'unicité de la pièce d'archives face à la multiplicité de principe du livre), elle souligne néanmoins la fragilité qui guette l'un et l'autre, tant dans leur matérialité que dans leurs significations. À preuve, l'exposition de certaines pages sur les murs du Palais devenu musée, pages qui ne représentent plus qu'un lien avec un autre temps, alors que pour l'homme, au moment de les trouver, « *Chaque livre contenait un monde entier. Une page seule pouvait contenir un monde, et même une seule ligne, et peut-être un seul mot le pouvait-il aussi. Et ces mondes formés dans un seul mot, dans une seule ligne, dans une seule page, pouvaient exister ensemble. Ils s'interpellaient, se questionnaient les uns les autres. Et ils se répondaient* ». Mais affichées au mur, ces pages inversent la partie et le tout : si le livre contient le monde, le monde qui les expose ne s'en révèle en fait qu'un fragment. Et ce monde de fragment s'avère tel lorsque, à la fin de la journée, il n'est plus du tout le même, une fois que le musée est de nouveau confié à l'oubli sous les gravats déversés par les grues et les pelles mécaniques : « *Il n'y a probablement plus assez de place pour que tous les temps coexistent, il faut tasser les plus anciens, les plus encombrants, d'ailleurs inextricablement emmêlés, s'ils ne l'ont pas fait naturellement d'eux-mêmes.* »

La mémoire et l'oubli

Le savoir retrouvé ne peut que devenir un savoir que l'on s'approprie, car les bribes qui le

composent existent dorénavant grâce à cet oubli qui a choisi de les épargner et qui donne son aval à toutes les interpolations. Il en va de même pour les documents retrouvés dans le Palais des archives qui sont numérisés et accessibles sur une interface informatique. Un simple mot-clé pouvant mettre en relation des textes autrement sans lien entre eux, le Palais des archives prend la forme d'un rhizome au cœur duquel le sens s'égaré dans un labyrinthe plus complexe que la plus folle des bibliothèques. L'homme se demande alors : « *Que faire avec ces morceaux de livres rescapés de l'effacement du passé ? Que deviennent lire et écrire ? Comment poser les questions, donner les réponses ?* » En effet, peut-on lire en filigrane, la facilité croissante avec laquelle les textes nous parviennent ne finit-elle pas par provoquer un nivellement des mots qui se voient dorénavant investis d'un rôle de plus en plus utilitariste ? Que cherche-t-on alors dans les livres, outre ce que l'on espère y trouver ?

C'est à partir de telles questions qu'Isabelle Van Welden élabore son récit bien qu'elle ne semble pas se résoudre à amorcer la moindre réponse. Le résultat donne un roman aux allures fantastiques qui crée avant tout les vestiges de mondes qui ont fini par être engloutis dans la discipline qu'ils ont cherché à donner à leur savoir. Les questions ordonnées selon des qualificatifs ou les livres disposés dans des chambres thématiques (chambre des Initiations, des Suppositions, des Désordres, etc.) ne peuvent protéger l'homme de cette angoisse qui le pousse à brûler les livres ou à enfermer les questions, le tout dans l'espoir, peut-être, de régresser jusqu'à la langue adamique. Rien toutefois n'est dit sur cette angoisse, et c'est bien là le plus inquiétant, car cette absence d'explication met en lumière l'impossibilité de garantir la pérennité de l'écrit. Mais l'onirisme encyclopédique et la narration cyclique d'Isabelle Van Welden nous assurent que mémoire et oubli s'affrontent dans un équilibre pointant sans relâche vers le recommencement.

FRANCIS FARLEY-CHEVRIER